

Eleanor Catton, Louis-Philippe Hébert, Célyne Fortin

Hélène Rioux

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2015). Compte rendu de [Eleanor Catton, Louis-Philippe Hébert, Célyne Fortin]. *Lettres québécoises*, (159), 35–37.

☆☆☆ ½

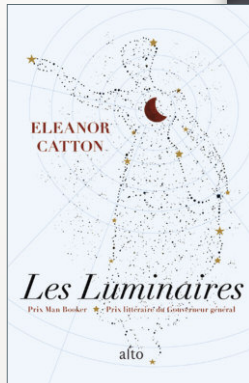
ELEANOR CATTON

Les luminaires

Traduit de l'anglais par Erika Abrams, Québec, Alto, 2015, 992 p., 34,95 \$ (papier), 20,99 \$ (numérique).

Ruée vers l'or

Hokitika, 1866. C'est dans cette petite ville côtière de la Nouvelle-Zélande, en pleine Ruée vers l'or, que, résolu à tenter sa chance, un jeune Britannique désargenté nommé Walter Moody débarque après une traversée passablement houleuse. Il loue une chambre au hasard – l'endroit, peu reluisant, s'appelle pompeusement *Hôtel de la Couronne*. Le soir venu, il décide d'aller faire un tour au fumoir de son auberge, histoire de lier connaissance avec les gens du cru.



Il est accueilli plutôt fraîchement. Les douze hommes réunis là sont de toute évidence contrariés par cette intrusion. Douze hommes comme les douze signes du Zodiaque (la carte des personnages au début du roman indique que ce sont les « stellaires », sept autres, que nous connaissons plus tard, étant les « planétaires », et le dernier, décédé, représentant la « terre ferme »). Il y a un pasteur, un employé de banque, un agent maritime, un journaliste, un aubergiste, un *digger*, un fondeur d'or, un magnat, un apothicaire, un clerc de magistrat, un courtier, un chasseur de pierres vertes. Parmi eux, un autochtone et deux Chinois.

Ils se sont donné rendez-vous pour tenter de faire la lumière sur les événements troublants qui ont récemment bouleversé la ville : la disparition d'un prospecteur, la tentative de suicide présumée d'une prostituée et la mort suspecte d'un pauvre ermite alcoolique, chez qui on a, contre toute attente, découvert un trésor. Qui plus est, les trois catastrophes sont survenues la même nuit. Il y a là de quoi ébranler même cette collection d'aventuriers de tout acabit qui sont tous, de près ou de loin, mêlés aux incidents.

Walter Moody sera le premier à raconter son histoire — du moins en partie — à l'assemblée. L'agent maritime Thomas Balfour prendra ensuite la relève. Chacun ajoute son grain de sel à mesure que l'intrigue se déploie (avec de multiples retours en arrière). Des secrets sont alors dévoilés, de vieilles rancœurs s'expriment, des hontes surgissent du passé. Trafic d'opium, lingots d'or camouflés dans des baleines de robes, trahisons, usurpations d'identité, mensonges et meurtres, rien ne nous sera épargné. L'amour, le désir surtout s'y faufilent. Et l'ombre menaçante du capitaine Carver, le méchant très méchant de l'histoire, plane jusqu'à la fin.

Une façon de raconter

Plus que l'histoire même, c'est la manière que l'auteure, Eleanor Catton, a choisie pour la raconter qui surprend. Pour écrire *Les luminaires* (il ne s'agit pas ici d'appareils d'éclairage, mais du Soleil et de la Lune, les deux astres les plus brillants du système solaire), elle s'est imposé des contraintes. Elle a notamment étudié la position des planètes dans le ciel de Nouvelle-Zélande à l'époque où se déroulent les faits. Ainsi,



ELEANOR CATTON

chaque partie du livre est précédée d'une carte du ciel (de très beaux dessins de Barbara Hillian) nous précisant que, par exemple, le Soleil était en Capricorne le 27 janvier 1866 alors qu'il était en Scorpion le 2 décembre 1865. Chaque personnage, chaque événement seraient donc influencés par la position des astres. Mais si, comme moi, on n'est pas très versé en astrologie, ces indications ne nous avancent guère et l'on reste perplexe. Comme lorsqu'on apprend que la prostituée Anna Wetherell représente *l'extrême dehors* (*ci-devant dedans*) alors qu'Emery Staines, le prospecteur disparu, est, lui, *l'extrême dedans* (*ci-devant dehors*). J'ai cherché en vain le sens de ces expressions sibyllines. Une autre contrainte : la structure en spirale du récit, chaque partie étant deux fois plus courte que celle qui précède. Et l'écriture de style victorien. (Ici, je m'en voudrais de ne pas souligner le travail d'Erika Abrams, qui signe une traduction impeccable.)

Un exercice de virtuosité, donc, qu'on ne peut que saluer, surtout quand on sait que l'auteure, dont c'est le deuxième ouvrage, avait vingt-huit ans à sa publication. Virtuosité, et beaucoup d'érudition aussi.

Le roman comporte toutefois, à mon avis, des points faibles. Comme il est très long, il y a des longueurs, et si j'en ai entrepris la lecture avec enthousiasme, je n'ai pu, malgré toute ma bonne volonté, éviter de sentir mon intérêt s'éteindre au fil des pages. On se perd parfois dans les méandres et j'ai dû plus d'une fois résister à l'envie de sauter des pans entiers dans lesquels je m'enlisais.

Les personnages sont davantage des stéréotypes, ils manquent de chair et d'âme (ce n'était sans doute pas le propos d'Eleanor Catton, n'empêche que ça devient fastidieux à la longue). En fait, on a plutôt l'impression de pièces, finement façonnées, bien sûr, qu'un *deus ex machina* déplace lentement sur un échiquier, ce qui donne à l'ensemble une certaine lourdeur.

Mais ne boudons pas notre plaisir. Malgré ces bémols, *Les luminaires* se révèle une œuvre originale et ambitieuse, extrêmement bien documentée, parsemée entre autres de phrases en cantonnais, en mandarin et en maori (un glossaire à la fin nous en donne la traduction), et si elle ne m'a pas toujours tenue en haleine, elle m'a beaucoup appris sur une foule de sujets. L'auteure a voulu sortir des sentiers battus, une volonté que j'applaudis, et elle y est parvenue.

Couronné par le Prix du Gouverneur général et le prix Man Booker, le roman, dont les droits ont été vendus dans une trentaine de pays, fera l'objet d'une adaptation télévisuelle. Eleanor Catton est née à London, en Ontario. Elle vit désormais en Nouvelle-Zélande, où elle enseigne la création littéraire.

☆☆☆

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

The Sandcastle Diary

Markham, Bookland Press, 2014, 61 p., 15,95 \$.

Douze poèmes

Romancier, nouvelliste, poète, éditeur, Louis-Philippe Hébert a, c'est le moins qu'on puisse dire, plusieurs cordes à son arc. Il vient d'en ajouter une avec la publication de *The Sandcastle Diary*.



Le recueil comprend douze poèmes que l'auteur a écrits directement en anglais. Ils ont en commun une page — j'imagine la Nouvelle-Angleterre. Des gens, ils s'appellent Elizabeth, George, Samantha, s'y promènent, se parlent, se souviennent. Le poète les observe, les écoute. L'amour, la perte, la mort sont les thèmes abordés.



*It's silly, I know
but I see you in the grave
with all your beautiful clothes
the blazer, the grey pants
the extravagant tie with the baby angels... (p. 22)*



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

La langue est simple, évocatrice, presque minimaliste, et l'effet est finalement très différent de celui qui est produit quand Louis-Philippe Hébert écrit en français. En fait, on sent qu'ils *devaient* être écrits en anglais, ils sont conçus, pensés dans cette langue. Rares sont les auteurs francophones qui ont tenté l'exercice de passer d'une langue à l'autre. Daniel Gagnon l'a déjà fait, il me semble, et Nancy Huston, bien sûr (mais sa langue maternelle est l'anglais). Louis-Philippe Hébert a relevé avec brio le défi. Il ne nous reste plus qu'à attendre la traduction...

☆☆☆

CÉLYNE FORTIN

Summer Days

Traduit du français (Canada) par Margaret Wilson Fuller

Victoria (C.-B.), Ekstasis Editions, 2014, 130 p., 23,95 \$.

Vers l'anglais

On n'insistera jamais assez sur l'importance de la traduction pour la diffusion de la culture. Qu'on pense à des auteurs comme Dostoïevski, Cervantès, Goethe, Shakespeare, pour ne nommer que ceux-là, les lecteurs francophones n'y auraient jamais eu accès (s'ils ne connaissaient pas la langue source) sans le travail des traducteurs littéraires. Travail de l'ombre s'il en est. Car le nom du traducteur est la plupart du temps ignoré, écrit en petits caractères à l'intérieur du livre, et peu souvent mentionné dans les critiques, sauf pour souligner la mauvaise qualité du travail quand le chroniqueur n'a pas apprécié l'œuvre — comme si c'était inévitablement la faute du traducteur.

Le Conseil des Arts du Canada a compris depuis longtemps l'importance de faire traduire les œuvres d'écrivains canadiens dans l'une ou l'autre des langues officielles, et même dans d'autres langues par son programme de soutien à la traduction internationale. De plus, les Prix du Gouverneur général récompensent chaque année l'excellence de traductions littéraires au même titre que celle de romans et de nou-



velles, de poésie et d'essais. Grâce au programme de subventions du CDA, le lectorat francophone a pu se familiariser avec des auteurs de l'« autre solitude », comme Alice Munro, Rawi Hage, Margaret Laurence et bien d'autres, moins célèbres peut-être, mais dont l'œuvre mérite néanmoins d'être diffusée.

La réciproque est vraie et, bon an mal an, les éditeurs anglophones choisissent de présenter à leurs lecteurs quelques écrivains de langue française.

Prenons *Jours d'été*, par exemple, ce recueil de nouvelles de Célyne Fortin paru aux Éditions de la Pleine Lune en 1998, récemment traduit par Margaret Wilson Fuller (son nom figure en toutes lettres sur la page couverture, et, chose très rare, une notice biographique à la dernière page nous renseigne sur son parcours) et publié chez Ekstasis Editions.

Il s'agit de seize nouvelles souvent très brèves (une ou deux pages), parfois plus longues et qui, toutes, traitent de l'amour. Sous de multiples formes, qu'il s'agisse de celui d'une femme pour un homme, d'une vieille dame pour sa chatte, d'une femme pour sa mère agonisante. Certaines sont tristes, d'autres, ensoleillées, riantes. J'ai particulièrement apprécié « La Femme et le Crabe », dans laquelle une femme en vacances au bord de la mer se poste chaque jour devant le trou d'un crabe invisible et tente de le convaincre de se montrer. « Petite bête, tu es bien trop menue pour me faire mal. C'est pas la peine de prendre cet air méchant. Et puis je ne veux plus qu'on me fasse mal. » (p. 73)

La France dame le pion au Québec

Depuis quelques numéros, je n'ai cessé de dire que quelque chose ne tournait pas rond du côté des statistiques concernant le marché du livre numérique. Tous avaient beau affirmer au Québec que le numérique ne comptait que pour trois à cinq pour cent du marché, j'en avais conclu que ce faible pourcentage était impossible étant donné les baisses constantes des ventes de livres depuis cinq ans : cent vingt millions de moins en 2014 qu'en 2010. Du jamais vu !

Je n'aurai pas l'outrecuidance de dire que la France a lu mes commentaires, mais une chose est certaine : Place des libraires, un site géré par des librairies indépendantes en France, a décidé de prendre le taureau par les cornes en proposant « le même en mieux ». Il s'agit d'une astuce électronique qui consiste à offrir à ceux et celles qui se rendent sur Amazon ou sur Fnac pour acheter des livres un *start-up*, c'est-à-dire une présence visuelle du site Place des libraires et Rare livre qui s'installe directement sur les sites Amazon et Fnac et émet un avis signalant aux acheteurs français qu'ils peuvent avoir « le même en mieux » chez un libraire près de chez eux.

La démarche est tout à fait légale selon *Livres Hebdo* qui a diffusé cette intéressante initiative. Le *start-up* a été créé par une jeune équipe française. Il s'agit de l'adaptation d'un logiciel utilisé pour le transport en commun, en particulier la SNCF. La même démarche technique est-elle possible sur le territoire québécois ? Je ne vois pas pourquoi elle nous serait interdite. La seule question qui se pose est de connaître le coût d'une telle innovation par l'Association des libraires du Québec sur le site www.ruedeslibraires.com. (A. V.)



CÉLYNE FORTIN

Little creature, you are much too tiny to hurt me. And anyway, I don't want anyone to hurt me. (p. 69)

Connue également comme poète et peintre, Célyne Fortin a construit ses nouvelles comme autant de tableaux, avec le regard attentif de l'artiste. L'effet est très visuel, l'instant est saisi dans toute sa préciosité, sa fragilité.

Margaret Wilson Fuller a su rendre avec tout autant de sensibilité, dans une langue simple et sobre, l'univers de Célyne Fortin. On ne sent jamais la « traduction ». Et c'est un compliment.

C'est sa septième traduction littéraire.

ÊTRE ARTISTE

Entretiens avec

MADELEINE ARBOUR
FRANCINE SIMONIN
PAUL LACROIX
JEAN-PIERRE MORIN
MICHEL GOULET
FRANÇOISE SULLIVAN
RENÉ DEROUIN
MARCEL BARBEAU

ÊTRE ARTISTE



ENTRETIENS AVEC

Madeleine Arbour, Francine Simonin, Paul Lacroix, Jean-Pierre Morin,
Michel Goulet, Françoise Sullivan, René Derouin et Marcel Barbeau

L'instant même

Entretiens réalisés par
Michel Bois et Alexandre Motulsky-Falardeau

26,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com